

DISTANT LIGHTS FILMPRODUKTION GMBH
présente

No More Smoke Signals

un film de
FANNY BRÄUNING

avec
**Roxanne Two Bulls, John Trudell, Bruce Ellison, Derrick Janis,
Buzi Two Lance, Tom Casey**

CH 2008 – 1h30 – Dolby Digital

PROJECTIONS LOCARNO

Semaine de la Critique

Vendredi, 8.08.08, 11.00 – cinema Teatro Kursaal

Samedi, 9.08.08, 18.30 – L'Altra Sala

DISTRIBUTEUR SUISSE

Columbus Film
Steinstrasse 21
8036 Zürich
Tél 044 462 73 66
info@columbusfilm.ch

CONTACT PRESSE CH

Selina Willemse
Tél 079 286 51 88
sw@columbusfilm.ch

INTERNATIONAL

Distant Lights GmbH
Kaspar Kasics
Ottikerstrasse 53
CH-8006 Zürich
Mob +41 79 416 77 70

Plus d'informations et photos sur
www.columbusfilm.ch
www.nomoresmokesignals.com

PROCHAINEMENT DANS LES SALLES

Résumé

Une station de radio, isolée sur une petite colline, un peu perdue dans l'immensité du paysage grandiose du Dakota du Sud. Kili Radio - „Voice of the Lakota Nation". La simple maison de bois est le point de départ de rencontres, de grandes et de petites histoires. Il y a Roxanne Two Bulls, qui veut prendre un nouveau départ sur la terre de ses aïeux, le jeune DJ Derrick, qui découvre son don pour la musique. Il y a Bruce, l'avocat blanc, qui tente depuis 30 ans d'obtenir la libération d'un combattant pour la liberté indien. Et voilà qu'apparaît soudain l'ancien activiste du AIM John Trudell qui a fait carrière à Hollywood en tant que musicien.

Du pêle-mêle fait de rencontres, d'émissions, d'auditeurs et d'invités du studio naît l'image d'un peuple fort qui, malgré les humiliations permanentes, les injustices et les avilissements, se bat avec humour, flegme, courage obstiné et spiritualité pour son futur. Dans cet endroit oublié, nous découvrons l'histoire d'un peuple qui, depuis l'irruption des blancs, ne trouve plus la paix – et qui continue néanmoins de relever la tête.

Le film NO MORE SMOKE SIGNALS relie le passé, le présent et le futur, donne des aperçus et fait comprendre qu'il existe quelque chose entre les larmes et les ancêtres - le réveil d'une nouvelle fierté.

A Kili Radio tout conflue. En lieu et place de signaux de fumée, Kili envoie ses signaux à travers l'immensité du paysage avec un merveilleux mélange d'humour et de mélancolie. Native hip hop et pare-brises brisés. Les Lakota existent, car il y a des gens qui se sont mis à la recherche de nouveaux chemins pour leur survie en tant que peuple, aujourd'hui et dans le futur. La fierté est de retour. It really is ok to be Lakota.

Déclaration du réalisateur et rapport de tournage

Tout a commencé lorsque Fanny Bräuning a posé la question pourquoi les Indiens sont devenus les seuls personnages représentant un peuple dans les Lego et Playmobiles, mis à part maman, papa, les agents de police, les infirmières et les pirates. Et elle s'était posé cette question cinq ans auparavant à la lecture d'un livre de l'activiste amérindien Leonard Peltier lorsqu'elle a constaté avec effroi qu'elle n'avait à ce jour encore jamais entendu parler du American Indian Movement (AIM). Et encore jamais de leur combat pour des droits et la culture amérindiens. „Comment cela était-il possible ? Il n'existe aucun autre peuple étant associé avec tant de rêves et de nostalgie. Les idoles de toute enfance, portant des noms harmonieux, des parures de plumes et des habits en peau. Symbole de la liberté et la vraie vie. Et à la fois cette image contemporaine, faite d'alcooliques résignés, de clichés new age et de brillants personnages hollywoodiens ? Comme ces questions ne laissaient Fanny Bräuning plus en paix, elle s'est mis à la recherche des réponses – et s'est ainsi retrouvée dans la réserve de Pine Ridge - dans le Dakota du Sud.

"Je désirais faire la connaissance des gens au-delà des clichés, chercher des histoires et des situations qui reflètent la vie et les conditions de vie des Indiens d'aujourd'hui" explique la jeune réalisatrice. Tout d'abord, elle rencontre une très grande pauvreté et des conditions propres aux pays du tiers-monde. Et puis, elle découvre peu à peu un peuple avec une très grande conscience de sa propre histoire et de ses origines. Un peuple qui recherche un nouveau chemin pour l'avenir et qui se sent responsable du sort des générations à venir. Elle rencontre l'humour, la dérision, la passion, l'amour pour la communauté et le sentiment d'appartenance à une communauté. Elle est plus touchée qu'elle ne s'y attendait par l'importance de l'histoire qui transparaît dans la vie quotidienne des Lakota jusqu'à ce jour. Elle a trouvé un endroit qui la captive par ses contradictions et qui bouleverse ses rêves.

Plus elle s'approchait des gens, plus les questions s'accumulaient: Comment peut-on vivre avec une histoire marquée par l'oppression sur plusieurs siècles ? Comment survivre avec l'injustice qui continue de sévir sur les Lakota ? Comment peut-on vivre avec le désir de s'en libérer enfin et de devenir libre, de guérir ? Comment vivre avec la nostalgie de retour à la culture et à la spiritualité – et de continuer de tenir le coup dans le monde actuel ?

Lors de ses recherches à Pine Ridge, on la conduira également voir Kili Radio. "Dès ma première visite, j'ai eu l'impression d'avoir découvert quelque chose de spécial, quelque chose qui me permettait de relier toutes les histoires entre elles sous la forme d'un film - ça été un véritable coup de foudre." Kili Radio n'est pas seulement une station de radio, mais un véritable aimant. Centre des informations et des échanges des 20'000 âmes qui vivent réparties sur ne surface d'environ 18'000m2. Un symbole de la conscience retrouvée et de l'identité indienne ainsi que l'expression du sentiment de communauté. "Le fait que même que Leonard Peltier avait un lien direct avec cette radio est quelque chose que j'ignorait à ce moment, tout comme celui que des activistes du mouvement AIM avaient fondé cette radio. C'est plus tard que cela a confirmé mon impression, mon sentiment sans détour, que Kili Radio devait devenir le centre de mon film."

Parfois, durant les périodes les plus froides de l'hiver, lorsque la tempête fait rage sur les collines dénudées, Kili Radio est la seule liaison avec le monde extérieur. L'équipe a elle aussi dû souvent faire appel à l'aide de Kili Radio lors du tournage. „La station de radio“ songe Fanny Bräuning aujourd'hui, "est peut-être la plus grande victoire des Lakota."

"Au cours de nos travaux de recherche et de tournage dans la réserve, nous avons fait l'expérience d'un merveilleux humour, d'une grande ouverture, d'une grande cordialité et d'une grande générosité. Et cependant les conditions de travail étaient extrêmement difficiles. Les différences culturelles sont énormes, la communication se déroule de manière totalement différente et nous a souvent empêché d'effectuer un travail "normal" pour nous. Ainsi, il peut être impoli, lors d'une interview, d'insister sur quelque chose ou même d'interrompre quelqu'un. Ou alors de refuser une offre de toute nature que ce soit. Nous avons souvent attendu des protagonistes pendant plusieurs heures et des choses convenues devenaient tout à coup tout à fait différentes. Sans mentionner la météo imprévisible, les accidents et autres difficultés que nous avons rencontrés. Et c'est ainsi que des 6 semaines planifiées au début se sont transformées en 13 semaines de tournage. Le film a été achevé avec une année de retard. Les Lakota appellent cela l'«Indian Time». Cela dure ce que cela dure... "

Kili Radio

Bien que les événements de Wounded Knee et Oglala des années 70 aient affaibli l'American Indian Movement, ceux-ci ont également eu comme effet de renforcer la confiance en soi des Lakota. Pour pouvoir se faire entendre et ainsi renforcer leur communauté, les membres de l'American Indian Movement (AIM) ont fondé en 1983 à l'ombre du Mount Rushmore la première station de radio dirigée, contrôlée et présentée par des Indiens. Kili Radio – The Voice of the Lakota Nation. Le fait qu'il n'a pas été très aisé de persuader les Lakota des avantages d'une station de radio est relaté par les souvenirs du reporter de Kili, Tom Casey. Lorsqu'en 1979 l'idée a été présentée pour la première fois au chef de la tribu, celui-ci a répondu laconiquement: s'il faut absolument une "station", pourquoi pas une "gas station".

22 heures d'émission par jour, en Lakota et en anglais: Kili Radio relie, transmet, informe, apprend, divertit, accueille ceux qui reviennent et guérit la nostalgie du pays de ceux qui sont au loin. Que ce soit „Morning Wakalyapi Show“, „News of Lakota Nation“ ou des reportages en direct de musique indienne traditionnelle ou ceux des matches de basket locaux; qu'il s'agisse du menu du jour du Diners sur la route départementale ou des cours de langue quotidiens dans la langue de la tribu des Lakota; prévisions météo, place de travail, appel pour des chevaux perdus ou des livraisons de propane – Radio Kili ressemble à une artère vitale des Lakota, un remplacement à la fois des signaux de fumée et du feu de camp.

A l'époque, l'avenir des Lakota était décidé à Washington DC et, avec un peu de chance, ils étaient informés par l'entremise des "Indian Agents", des décisions les plus importantes et souvent dévastatrices les concernant. Aujourd'hui, Kili Radio informe de toutes les séances de tribu importante, des élections au niveau de l'état et au niveau national ainsi que des consultations publiques – en anglais et en Lakota, pour que chacun puisse comprendre les intérêts politiques déterminant leur vie.

L'audience de Kili Radio – environ 30'000 Lakota – vit dans 3 réserves et dans les environs de Rapid City. Kili Radio est financée par des (modestes) fonds publiques, des contributions du „Tribal Government“ et de beaucoup de dons. Et cela a été d'autant plus difficile lorsque l'émetteur a été touché par la foudre mi-2006, occasionnant des dégâts approchant les 200'000 \$, mettant ainsi Radio Kili „off air“ pendant plusieurs mois.

Kili Radio relie le passé et le présent, maintient les souvenirs vivants et indique en même temps le chemin vers le futur.

(Kili = Lakota: cool, génial)

La réserve de Pine Ridge

Des 240'000 km² d'origine, seuls 9'000 km² sont restés. Après la ruée vers l'or des blancs, qui avait déjà évincé les Lakota des régions situées autour des Black Hills, l'"Allotment Act" de 1911 – de manière perfide – a conduit à une plus grande perte encore de terres appartenant aux Lakota. La terre de la réserve fut privatisée et remis à chaque chef de famille des Indiens pour leur propre utilisation. Le but du gouvernement américain étant de transformer un peuple de nomades en un peuple de paysans, d'anéantir la structure communautaire des Indiens et d'intégrer les autochtones dans la société américaine. La conséquence étant que les Lakota, pas habitués à la propriété privée, ont ensuite vendu "leur" terre – par méconnaissance ou par nécessité financière – aux blancs.

„Entrée dans la réserve de Pine Ridge dans le Dakota du Sud, patrie des Indiens Lakota Oglala“, est inscrit sur un panneau en bois pâli. La huitième et la plus pauvre réserve des Etats-Unis, l'une des cinq réserves des Lakota. La population varie selon les statistiques entre 15'000 et 28'000 âmes. Revenu annuel moyen entre \$2'600 et \$3'000. Des \$30 millions environ de recette émanant de l'agriculture, moins d'un tiers reste entre les mains des membres de la tribu. Les quelques places de travail sont offertes en majorité par la Oglala Sioux Tribe, le Oglala Lakota College, le Bureau of Indian Affairs et l'Indian Health Service. Avec une fabrique de mocassins, une fabrique de conditionnement de viande et la vente d'hameçons, les Lakota ont tenté de mettre sur pied une industrie indépendante – tous ces projets ont fini par échouer. L'exception étant – comme c'est le cas dans tant de réserves – le jeu de l'argent. Le Prairie Wind Casino qui a ouvert ses portes en 2007 offre il est vrai avec son hôtel et son restaurant environ 250 places de travail, mais a en comparaison avec les casinos des autres réserves une signification modeste.

Aujourd'hui, on trouve les fiers et nobles Lakota Oglala, comme on les connaît du film "Dances with Wolves", avant tout aux rangs supérieurs et inférieurs des statistiques sociales et économiques. Indifféremment si l'on considère le seuil de la pauvreté, la mortalité infantile, le taux d'alcoolisme, les maladies telles que le diabète, le cancer, la tuberculose et les maladies cardiaques, le taux de suicides, la durée moyenne de vie ou le nombre moyen de personnes par foyer, - les conditions régnant à Pine Ridge méprisent les exigences de la société contemporaine.

Mais on pourrait faire plus: la terre convient à la culture de chanvre utilitaire – mais le gouvernement américain continue d'interdire la production aux Lakota et continue d'importer cette fibre du Canada. Sous la terre, on y trouve de grands gisements d'eau de source – mais même les Lakota n'en profitent pas dans leurs quatre murs. L'élevage de bisons et le travail du cuir seraient eux aussi possibles. Mais pour cela il faudrait faire des investissements et créer des possibilités d'écoulement des marchandises. On ne peut pas s'empêcher d'avoir l'impression que l'administration américaine n'a pas vraiment d'intérêt à voir cela se réaliser.

Les Lakota et les Black Hills

Depuis toujours, ils ont réussi à tenir tête aux conditions de vie les plus adverses : lorsqu'au 17^{ème} siècle ils ont été évincés du Minnesota par les autres tribus indiennes d'Amérique du nord, les Lakota ont trouvé une nouvelle grandeur et une nouvelle force dans les grandes plaines pratiquement inexploitable situées à l'ouest du Grand Lac. Leur habilité en équitation et en tir en fait des chasseurs de bisons hors norme. Les territoires de chasse de ces nomades émanant de la famille linguistique des Sioux s'étendent au milieu du 19^{ème} siècle des états actuels du Dakota du Nord en passant par le Dakota du Sud jusqu'au Nebraska. Le centre des „Pahá Sápa“, les Black Hills au Dakota du Sud, est depuis des siècles un lieu sacré pour les Indiens. Cette anomalie géologique saute aux yeux de loin: une île d'arbres se dressant au milieu d'une mère d'herbe.

Un contrat que les Lakota ont conclu en 1805 avec le gouvernement américain leur garantit la souveraineté sur leurs terres. En théorie. Car l'avidité des immigrants blancs pour l'or, les zones de colonisation, les lignes de chemin de fer et le pouvoir ne laisse guère le temps à l'encre de sécher. C'est ainsi que l'histoire des Lakota est devenue au cours des derniers 300 ans avant tout une histoire de contrats rompus, de territoires de chasse de plus en plus petit et de conditions de vie toujours plus difficiles.

Ce qui peut se passer lorsqu'on se trouve dans le chemin économique-stratégique est quelque chose que les Lakota connaissent très bien. Lorsqu'en 1874 on découvre des gisements d'or et d'argent dans les Black Hills, ce point est à nouveau atteint : les blancs déclarent le contrat de Fort Laramie conclu seulement six ans auparavant comme n'étant plus valide et décident de déplacer les Indiens géographiquement. Cette expulsion se finira par le massacre de Wounded Knee en 1890.

23 juillet 1980: dans le cas "Etats-Unis contre Sioux Nation of Indians" la Supreme Court décide que les Black Hills ont été retirées injustement aux Lakota. En dédommagement, les Etats-Unis doivent rembourser le prix d'origine plus les intérêts – environ 106 millions de dollars. Les Lakota n'ont à ce jour pas accepté cette décision – en lieu et place, ils veulent pouvoir retourner dans les Black Hills. Entre-temps, l'argent s'entasse sur un compte, atteignant aujourd'hui presque 600 millions de dollars. La "richesse" a une autre signification pour les Lakota.

Mount Rushmore avec ses têtes de présidents américains, cette incarnation de la liberté blanche, se dresse, taillée dans la pierre, en plein milieu des Black Hills. Existe-t-il une plus grande et méprisante vexation pour un peuple que cela ?

American Indian Movement (AIM)

1968, Minneapolis et St. Paul, Minnesota: autrement que dans beaucoup d'autres métropoles américaines, il existe ici une assez grande population indienne. Pénurie de logement, alcoolisme, chômage et problèmes sanitaires marquent leur vie. Le mouvement „American Indian Movement“ (AIM) est né dans cet environnement citadin. Il veut intervenir pour les Indiens défavorisés vivant pour la plupart dans des ghettos. Des groupes d'entraide doivent être mis sur pied afin de combattre les problèmes sociaux les plus graves. Des centres d'aide judiciaire, des initiatives pour des mesures de formation et de création d'emploi et des "Survival Schools" sont créés au sein desquels les enfants indiens peuvent apprendre, outre les valeurs culturelles de leur tribu, aussi leur langue d'origine. Une nouvelle confiance en soi doit se développer, les valeurs traditionnelles ravivées et une plus grande autodétermination obtenue.

Il n'existe encore aucun lien avec les réserves où la grande majorité des Indiens vit. Mais le „nouvel esprit“ atteindra bientôt ceux-ci. En 1972, l'AIM organise une grande marche de protestation émanant de différentes parties des Etats-Unis vers Washington D.C., le Trail of Broken Treaties (le chemin des contrats rompus). Suivra la plus grande confrontation qu'aient connu les Indiens et le gouvernement américain au cours du siècle dernier: les dirigeants de l'AIM exigent entre autres du gouvernement des Etats-Unis que les Indiens obtiennent à nouveau le droit de conclure eux-mêmes des contrats (ce qui leur avait été interdit en 1871) ainsi que le droit de renégocier des contrats conclus sous la contrainte. Une occupation de sept jours de la centrale de Washington du Bureau of Indian Affairs (BIA) sera dissoute par le gouvernement américain en utilisant des fausses promesses.

Le point culminant de la confrontation entre l'AIM et le BIA conduit en mars 1973 à l'occupation de la petite localité de Wounded Knee dans le Dakota du Sud, qui avait acquis une effroyable réputation en 1890 lors du massacre perpétré par les troupes américaines. D'autres protestations et occupations suivront dans l'espoir d'enfin pouvoir se faire entendre. La réponse du gouvernement américain est désignée par les Indiens comme étant le "Reign of Terror": avec l'aide des „Goons“, des Indiens corrompus par le FBI, les membres du AIM et leurs proches qui sont les Lakota traditionnels de Pine Ridge sont surveillés et terrorisés à chaque occasion. Beaucoup disparaissent, sont maltraités, tués. Les crimes ne seront jamais examinés.

2008: les Indiens continuent de lutter pour leurs droits, leurs terres. Aujourd'hui encore, le présent regorge d'injustices. Mais l'époque de l'AIM en tant qu'organisation de résistance est révolue. Seul l'esprit du mouvement est resté et forme la base sur laquelle les Indiens s'appuient pour revendiquer leurs droits.

La signification de Wounded Knee

Un peu plus de 300 habitants pour une surface d'un peu moins de 3 km²: la localité de Wounded Knee située dans la réserve de Pine Ridge est aussi petite que cela – mais sa signification pour les Indiens Lakota est énorme. Wounded Knee est le symbole de la défaite suivie de la révolte, de l'humiliation et de la fierté en même temps.

Dépouillés de leur culture, évincés de leur terre, humiliés et battus, un grand nombre d'Indiens de l'ouest se sont mis à rechercher une nouvelle force dans leur tradition spirituelle au cours de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Il se sont ralliés au "Mouvement de la danse des esprits" – au plus grand dam des "blancs", qui n'ont pas hésité à mettre fin à cela au moyen des armes. Les Lakota en fuite sont interceptés par le septième régiment de cavalerie américain et réunis à Pine Ridge. Le plan étant de „déplacer“ les Lakota au Nebraska. S'en suivra un massacre. Le 29 décembre 1890, plus de 300 hommes, femmes et enfants de la tribu des Lakota périront à Wounded Knee Creek. Donc, un acte de vengeance pour la défaite du General Custer 14 ans auparavant à Little Big Horn. Communément, la question indienne est considérée depuis 1890 comme étant „résolue“.

Wounded Knee, 83 ans plus tard: en mars 1973, les activistes du American Indian Movement (AIM) occupèrent la petite église ainsi que cinq maisons à Wounded Knee. Un acte démonstratif après 200 ans de contrats trahis, de marches de protestation à Washington D.C., de violations des droits de l'homme et de dénonciations répétées et restée sans succès des conditions de vie désolantes dans les réserves. Les "blancs" sont à nouveau inquiétés et, à nouveau, ils font usage de la violence: des tanks se positionnent, des unités de l'armée commandées par pas moins que le General Haig ouvrent le feu sur les occupants. Après 71 jours et la mort de deux Lakota, ceux-ci renoncent à l'occupation. La réaction de l'administration américaine: au cours des années à venir, les activistes et sympathisants du AIM et les Lakota traditionalistes seront poursuivis systématiquement, dressés les uns contre les autres et assassinés. Il n'existe pas de bilan officiel de ce „reign of terror“, mais au moins soixante Indiens perdront la vie au cours de ces deux années.

13 ans plus tard: en souvenir à la fuite historique et au tragique massacre de 1890, les Lakota ont initié en décembre 1986 le Big Foot Memorial Ride. Depuis cette date, chaque année celui-ci commence au Grand River et finit deux semaines plus tard 300 kilomètres plus loin au Wounded Knee Memorial à Pine Ridge. La chevauchée très épuisante pour les chevaux et les hommes est avant tout pour les jeunes Indiens un examen de passage de grande importance: s'occuper des chevaux, faire la cuisine, résister à de longues chevauchées à des températures sous zéro, maintenir les places de campement propres – cela enseigne la discipline et le sens de la communauté, aiguise les sens, révèle le potentiel propre de chacun. Le rapport avec la terre des aïeux grandit et l'histoire devient réalité: la chevauchée permet de faire revivre la douleur et est sensée ainsi la guérir.

Leonard Peltier

Leonard Peltier est LE symbole de l'oppression amérindienne et l'un des personnages d'identification les plus importants de la conscience amérindienne.

Il régnait, dans les années 70, un état de guerre civile dans la réserve de Pine Ridge dans le Dakota du Sud. Les Lakota traditionnels firent appel à l'American Indian Movement (AIM) dans le but de se protéger des troupes paramilitaires et des agents du FBI. Parmi les activistes, se trouve également Leonard Peltier. Le 26 juin 1975 à Oglala, deux agents du FBI ainsi qu'un indien trouvent la mort au cours d'une fusillade. Les autorités américaines cherchent les coupables, accusent tout ceux qu'elles trouvent. Peltier s'enfuit dans le pays limitrophe situé au nord, mais les autorités canadiennes le remettent à la justice américaine: malgré des preuves des plus discutables, il sera accusé de l'assassinat des deux agents du FBI au cours d'un procès controversé et condamné à une double peine de réclusion à perpétuité. Cela fait maintenant déjà 32 ans qu'il est incarcéré.

Ses avocats ont écumé toutes les instances du système judiciaire américain. Le cas de Leonard Peltier fait l'objet de nombreux livres, reportages télévisés et projets cinématographiques tels que par exemple „Incident of Oglala“ et „Thunderheart“, tout deux produits par Robert Redford. 20 millions de citoyens de divers pays, 60 membres du congrès américain, 51 membres du parlement canadien et du New Democratic Party of Canada, la National Association of Defense Lawyers (chambre nationale des avocats américains), le parlement européen, le Dalai Lama, l'Archevêque de Canterbury et le lauréat du prix Nobel, l'Evêque Desmond Tutu ont prié la "Maison Blanche" de rouvrir ce dossier. Sans succès.

Ramsey Clark, ancien ministre de la justice sous le président Nixon et aujourd'hui membre du groupe d'avocats de défense de Leonard Peltier, continue aussi de lutter contre l'oubli. "Beaucoup d'Américains ont oublié ou n'ont jamais su qui était Leonard Peltier et ce qu'il représente. Comment cela se fait-il qu'il est toujours en prison bien que son innocence est connue même par ceux qu'il le maintiennent sous les verrous ? Ceux qui l'ont mis derrière les barreaux – et qui continue d'insister pour qu'il y reste même plus d'un quart de siècle plus tard – croient qu'il a atterri sur le tas d'ordures de l'histoire avec les requêtes de tous les peuples autochtones."

Leonard Peltier est aussi connu sous le nom de „Tate Wikuwa“ – le vent qui chasse le soleil – par ses « frères » ou sous celui de „Guartheless“ – celui qui conduit son peuple. Cet homme, que certains appellent le „Nelson Mandela de l'Amérique“ végète dans une cellule de 2 mètres sur 3. Sa libération est prévue pour 2041. Il aurait alors 97 ans.

LES PROTAGONISTES

Roxanne Two Bulls

Lorsqu'elle parle de "richesse" en parlant de sa caravane miteuse, sans eau courante et sans chauffage, c'est alors que l'on comprend l'importance que revêt la terre de ses aïeux pour Roxanne. Après des années de fausse route et de détours, elle est retournée vers ses racines, vers son identité et retrouvé la force pour un nouveau départ. Elle a planté des jeunes arbres tout autour de sa caravane et a transformée l'intérieur elle-même. Roxanne sait qu'elle ne sera vraiment arrivée que lorsque les arbres seront aussi grands que ceux de ses voisins. Elle n'a plus besoin de "worldliness" - tout son monde est ici, à l'ombre des Black Hills qui revêtent une importance majeure pour les Lakota.

Sur Kili Radion, Roxanne parle de la drogue, de l'alcoolisme et de la violence. Elle connaît cette spirale destructrice de sa propre expérience. Mère de huit enfants de quatre pères différents, elle a été longtemps dépendante de l'alcool et de la drogue et se faisait battre par ses partenaires. Elle a saisi sa chance et elle veut maintenant faire part de ses expériences. Parfois, après son émission, les lignes téléphoniques sont coupées en raison de surcharge, tant elle arrive à toucher les coeurs et requêtes du public grâce aux sujets qu'elle aborde, sujets qui n'avaient pas été traités jusque-là.

Lors de la fondation de Kili Radio, alors jeune fille, elle s'était rendue de maison en maison afin de demander aux gens s'ils voyaient la nécessité d'une station de radio L'enthousiasme et l'importance transparaissent aujourd'hui encore lorsqu'elle évoque le jour où Kili Radio a commencé à émettre.

Derek Janis

Derek est plein de tatouages qu'il a fait lui-même et il dit de lui-même: "Je mène une « rez-life » typique: Je dors jusqu'à midi. J'ai une voiture et un cheval dont je dois m'occuper." Pour un peu d'argent ou – selon la tradition indienne – contre un échange, il fait un tatouage dans son petit studio. C'est ainsi qu'il a eu son cheval. Et il adore la vision de se voir en tant que guerrier, assis sur son cheval. Mais aujourd'hui, tout est différent, car il est DJ sur une colline.

Chaque soir, Derek présente une émission de hip-hop de quatre heures sur Radio Kili. Il adore son travail – aussi car il préfère de loin de passer des disques au lieu de faire des bêtises par ennui. Bien que le micro, l'ordinateur, la table de mixage ne lui appartiennent pas, il peut tout utiliser et ainsi composer ses propres morceaux. La nuit, dans le studio, nous révèle-t-il, il lui arrive de danser pour lui tout seul.

Il sait aussi que les textes de hip-hop désiré par les jeunes auditeurs ne sont pas du goût des "aînés". Ainsi, il mixe les "4-letter-words" habilement et passe de temps en temps une chanson traditionnelle PowWow.

Buzi Two Lance

Lorsqu'il était jeune homme, Buzi rendait souvent visite à son oncle qui travaillait à Radio Kili. Et puis, un beau jour, il a commencé à y travailler en tant que volontaire. Aujourd'hui, plus de 20 ans plus tard, il en est le directeur des programmes. Pas par idéologie. Il n'appartenait pas au groupe des activistes du AIM. Mais il souligne que depuis l'occupation de Wounded Knee, c'est de nouveau bien d'être un Indien. Et on le croit – le regardant vivre son statut d'Indien avec une telle évidence pacifique. Tranquillement, il soude, en plein milieu d'une émission, des câbles dans le studio de prise de son, paraissant s'y connaître avec les nouvelles techniques – et croît en même temps que les guérisseurs ont raison lorsqu'ils disent qu'une plume sur le pylône émetteur de Kili Radio protège tout aussi bien de la foudre qu'une installation coûteuse.

Son gagne-pain, Buzi le gagne grâce à son travail au Casino de Pine Ridge. Et, de temps en temps, il apparaît en tant que figurant indien dans un film hollywoodien, parfois même en compagnie de ses enfants et de son cheval. C'est ainsi que des agences de casting se sont déjà adressées à Kili lorsqu'elles ont besoin de quelques centaines d'Indiens en costumes traditionnels, accompagnés de leurs chevaux.

John Trudell

Lorsque Kili Radio annonce un invité à la fois surprise et d'honneur et que l'on voit arriver un homme très mince, modeste et portant des lunettes de soleil, on est étrangement touché par ce poète, acteur et activiste, connu pour la force de ses paroles est son charisme. John Trudell est un personnage important du mouvement d'indépendance des Indiens. Son combat passionné pour les droits des Native Americans a donné tant de soucis au FBI qu'un dossier de 17'000 pages a été constitué à son sujet dans les années 70 – l'un des plus détaillés qui existent.

Quelques heures après avoir prononcé un discours à propos de la guerre du FBI à l'encontre des indiens devant le siège principal du FBI à Wahsington le 11 février 1979 dans le cadre d'une protestation en faveur de Leonard Peltier et brûlé le drapeau américain, la maison de ses beaux-parents dans la réserve du Shoshone Paiute a été la proie des flammes. L'incendie a coûté la vie à Tina, sa femme alors enceinte, à ses trois enfants ainsi qu'à sa belle-mère.

Durant ses années de militantisme, John Trudell a également participé aux 19 mois d'occupation ininterrompue de l'ancienne île américaine pénitentiaire d'Alcatraz par les "Indians of All Tribes". En 1973, il est devenu le président du AIM et est resté à ce poste au cours des sept ans qui suivirent.

Aujourd'hui, ce sont les mots et les chansons qui sont ses armes les plus acérées. Il est convaincu que les Indiens devraient moins se battre et penser plus. Il veut gagner grâce à la vivacité d'esprit et au bon sens. Etroitement attaché à la réserve de Pine Ridge, il rend régulièrement visite à Kili Radio. Il vit et travaille à Los Angeles, tout occupé à sa musique. Son bon sens lui dit que ce qui s'est passé peut être expliqué par l'histoire de l'évolution. Mais son coeur et ses chansons parlent une autre langue.

Bruce Ellison

Il y a plus de trente ans, il a quitté New York pour effectuer un stage de trois mois à Rapid City, quatre jours après la fusillade d'Oglala. Et Bruce Ellison est resté. Pour commencer, il devait défendre à court terme quelques occupants des Wounded Knee. C'est ainsi qu'il est devenu l'avocat de Leonard Peltier, pour la libération duquel il continue de se battre jusqu'à aujourd'hui. Et comme les injustices sont monnaie courante, il continue de défendre les intérêts des Lakota: que ce soit pour empêcher l'extraction planifiée d'uranium, contre le non-respect des droits sur l'eau ou pour la dépénalisation de la culture de chanvre utilitaire.

Calme et apparemment infatigable, il énonce dans son bureau rempli de dossiers des tristes faits: chômage de 80%, durée de vie moyenne des hommes de 41 ans, mortalité infantile dix fois supérieure à la moyenne des Etats-Unis, la plupart des familles vivant sans électricité, sans chauffage, sans eau courante, trop de personnes doivent se partager trop peu de maisons et d'appartements – la liste décrivant les conditions de vie des Lakota est longue. Trop longue pour vraiment rester calme et infatigable. Bruce Ellison porte les marques de son combat de trente ans. Mais on voit aussi qu'il continuera de rester car son engagement pour un petit peu de justice est devenu sa véritable raison de vivre.

CAST

Roxanne Two Bulls
John Trudell
Bruce Ellison
Buzi Two Lance
Derrick Janis
Tom Casey
Mary White
Melanie Janis
Ramona White Plume
Anpo White Plume
Ron His Horse Is Thunder
Ashley and Trevor Belt

CREW

Written and directed by **Fanny Bräuning**
Produced by **Kaspar Kasics / Fanny Bräuning**
Cinematography **Pierre Mennel / Dieter Stürmer / Igor Martinovic**
Sound **Gabriel Miller / Judy Karp / Jaime Reyes**
Dramaturgy and editing **Kaspar Kasics**
Additional editing **Myriam Flury / Petra Gräwe**
Original music by **Tomas Korber**
Sound mix **Denis Séchaud**
Sound design **Kai Tebbel**

Fanny Bräuning

Naît en 1975 à Bâle, baccalauréat, étude de cinéma à la Zürcher Hochschule für Gestaltung und Kunst. Voyages en Nouvelle-Zélande, Australie et Laponie. Assistante pour des films et des productions télévisées. Ses documentaires MEINE MUTTER et PALOMA ont été présentés pour la première fois dans le cadre du Festival du film documentaire Visions du réel de Nyon. NO MORE SMOKE SIGNALS est son premier documentaire en long métrage.

Kaspar Kasics

Naît à Interlaken et grandit à Zurich, études de germanisme, de musique et de philosophie avant de se tourner vers le cinéma après son doctorat et une activité de cinq ans à la télévision suisse (rédacteur, réalisateur et présentateur).

Le réalisateur aux origines hongro-allemandes a tourné des portraits sur Robert Wilson, Harald Szeemann, Reinhild Hoffmann, Santiago Calatrava, Anna Huber, Fischli/Weiss et bien d'autres et a réalisé des films sur le Monte Verità, le dernier brodeur suisse et sur les enfants dans la psychiatrie.

Il a débuté son travail de réalisateur et de producteur indépendant avec le documentaire JEMAND – ODER DIE PASSION ZUM WIDERSTAND. Les documentaires CLOSED COUNTRY et BLUE END ont été présentés pour la première fois dans le cadre de la sélection officielle de la Berlinale, le long métrage DRAGAN & MADLAINA a reçu le prix pour le meilleur téléfilm suisse. Et avec DOWNTOWN SWITZERLAND, il a réalisé en collaboration avec Chr. Davi, Stefan Haupt et Fredi M. Murer un documentaire „zur Lage der Nation“. En préparation: le long métrage NOBODY IS LIKE YOU.